

De la crise d'identité à l'angoisse de la disparition

Où vont les HOMMES ?

Perdus dans une société mixte qui démode les symboles de la virilité au profit des codes de la féminité, ils ne trouvent pas en eux-mêmes ce mâle nouveau qu'on annonçait : à la fois doux et fort, différent mais égal des femmes. Comme s'il n'y avait rien entre la domination et la mise au rancart ? Réponses et fantasmes d'un genre masculin incertain

Un dossier d'Olivier Péretié, avec Michel de Pracontal, Aude Lancelin, Géraldine Ulmann et Elsa Vigoureux



Ce soir-là, Emmanuel trouvait la vie bizarre. 50 ans, trois enfants, deux divorces et un licenciement, pas de quoi se prendre pour quelqu'un. En contemplant la lettre de la DRH, il pensait que le formulaire ressemblait à un acte de décès. Voilà, depuis ce matin, il n'était plus rien. Il songeait qu'avant les choses étaient plus claires. Même licencié, un charpentier, un boulanger, un chaudronnier savait toujours poser une poutre, cuire un croissant ou plier une tôle. Le type restait charpentier, boulanger ou chaudronnier toute sa vie. C'était l'époque où les hommes avaient des métiers qui leur donnaient une place attribuée dans le grand parking de la société. C'était l'époque où l'on savait tout de suite ce qu'était un homme : un chapeau, une pipe, un whisky, un journal, un coupé sport, une femme et des enfants, une maîtresse, un patrimoine. Et un savoir-faire. Aujourd'hui, songeait Emmanuel, les hommes n'ont plus que des professions. Et encore, ils ne les ont pas très longtemps. Il n'y a plus que les stars qui le restent à vie. Star c'est le nouveau métier parfait. Emmanuel n'était pas une star. Juste un mec un peu perdu.

Jusqu'à ce matin, il était encore chef du service de communication institutionnelle de sa boîte. Déjà ce titre ne tenait pas sur les formulaires. Le licenciement simplifierait la question. Désormais, il écrirait chômeur. Il avait rejoint la cohorte de ces hommes dont les enfants ne

pouvaient pas dire ce que leur père faisait quand il travaillait, et n'oseraient pas dire ce qu'il faisait depuis qu'il ne travaillait plus. Emmanuel songeait qu'en lui enlevant son bureau, son ordinateur, ses cartes de visite et sa 307, on l'avait privé de son passeport d'homme moderne. Il se disait que les hommes avaient perdu leur identité sociale par paliers : les métiers s'étaient estompés, puis les carrières et maintenant les jobs. L'irruption des femmes dans les entreprises n'y était pas pour grand-chose. C'était surtout la vie qui avait changé.

Parfois, il se disait que les femmes avaient aidé la vie. Il songeait à la crise de l'identité masculine. Quarante ans de féminisme pour en arriver là ? Bien entendu les choses

n'étaient pas si simples. A la fin du XIX^e siècle, les hommes avaient déjà tangué. Le modèle patriarcal commençait à souffrir des progrès de la démocratie. Les femmes s'étaient émancipées - c'est ainsi qu'on disait -, elles s'étaient mises à mincir, à étudier, à travailler, et même à penser. Et à tromper



PAROLES D'HOMMES



Y'A QUELQU'UN?

leur mari. A la grande fureur des écrivains de l'époque, toutes tendances confondues, qui se rassuraient avec des arguments aussi fins que : « Heureusement, le dernier mot restera toujours au muscle ! » (1)

Emmanuel songeait qu'un siècle plus tard, les hommes flottaient entre deux eaux. On en avait écrit, des tartines sur cette crise du masculin provoquée... par quoi, au juste ? La pilule et la maîtrise d'une sexualité jusque-là contrôlée par les hommes (voir l'interview de Samuel Lepastier p. 11) ? L'indépendance économique et l'inexorable progression des femmes à l'intérieur du monde du travail ? Le divorce qui tournait souvent à l'avantage des femmes et disqualifiait les pères ? Quarante ans de lutte pour l'égalité qui avaient conduit, non pas à une masculinisation généralisée mais à une féminisation de la société ? Les hiérarchies horizontales, la persuasion et la négociation, la communication triomphante, l'expression des émotions, la sensibilité, la douceur, les sentiments, l'amour nécessaire à la réussite d'une vie, la séduction, l'apparence et la performance – trois qualités incarnées à merveille par l'universel David Beckham –, toutes ces valeurs et bien d'autres du même tonneau avaient pris le pas sur le commandement, l'autorité, le chef, et la virile compétition. Souvent pour le bien de tous, il devait l'admettre. Mais le dernier avatar de cette évolution le laissait perplexé. Désormais, l'homme le plus tendance, c'était le métrosexuel, le type doux, sensible et coquet comme un homo mais parfaitement hétérosexuel. Gros succès chez les nanas, à en croire les journaux féminins. Et à voir l'aura dont jouissait auprès d'elles le même David Beckham.

C'était bien ça qui l'embêtait. Cette fameuse crise de l'identité masculine débouchait au mieux sur l'indifférenciation des sexes, au

Illustrations de Gals pour « le Nouvel Observateur »

PAROLES D'HOMMES

QU'EST-CE QUI FAIT UN HOMME AUJOURD'HUI ?
QUEL EST LE FUTUR DE L'HOMME ?

Christophe Ono-dit-Biot, 29 ans, écrivain

● Le doute de ce qu'est, concrètement, « être un homme », face à un pôle féminin omnipotent et conquérant : sexy, efficace, adaptable et capable de faire des choses autrefois réservées aux hommes, alors que la réciproque n'est pas encore recevable. Pour autant, je ne crois pas au « métrosexuel », qui n'est qu'un concept de modeux et dont le nom, en outre, ne veut rien dire. A part peut-être « celui qui a la sexualité de sa mère » ou « la sexualité qu'on a dans le métro » ?

A l'avenir, je vois, par retour de bâton, le réveil du masculin dans ce qu'il a de plus caricatural. En gros, la réaffirmation de désirs et de plaisirs réputés typiquement masculins. Les plans de bataille en vue de l'Euro 2004 de football (ou voir les matchs « entre mecs »), la vogue des boîtes à strip (harems consuméristes, mais harems quand même), l'augmentation de la proportion de jeunes hommes dans les claques de Bangkok, le succès du film « Juste un baiser » (le retour de la bande de potes) et des thèses houellebecquiennes chez les 25-35 ans le montrent. Un homme postféminisme, en fait.

Dernier ouvrage paru : « Génération spontanée », Plon.



Sibine Mille - Opale

Philippe Muray, 58 ans, écrivain

● Ce qui définit un homme aujourd'hui, c'est littéralement la disparition de sa définition, qui était d'ailleurs une antidéfinition puisque le mot « homme » avait en propre de désigner à lui seul les hommes et les femmes. Dépouillé de ce pouvoir indifférenciateur, tous ses autres prestiges s'effondrent. Le piédestal d'où il tombe est précisément celui du non-sexuel où il trônait de par son nom générique, et d'où s'ordonnait l'humanité sexuée. Simultanément, celle-ci l'est de moins en moins ; et elle va faire payer cher à l'homme de n'être plus, après sa chute, qu'un mâle sans qualités.

Comme tout ce qui a eu partie liée avec l'histoire et le monde concret, l'homme n'a de futur que dans la repentance. C'est à la fois une occupation et un spectacle agréable à voir. On ne saurait trop lui conseiller de présenter sans cesse, à tous les coins de rue, ses excuses inconditionnelles pour maltraitance, guerres, œuvres d'art traumatisantes, conduite en état d'ivresse, homophobie, érection de pyramides, invention de mythes, corridas, littérature, harcèlement, recherche de la signification de l'existence. Des compensations seront prévues pour les victimes séculaires des immenses méfaits de l'« axe du mâle ». Est également envisageable, pour les plus repentants, une libération conditionnelle sous bracelet électronique.

Dernier ouvrage paru : « Minimum respect », Les Belles Lettres.



Hannah - Opale

Pascal Bruckner, 55 ans, philosophe

● On ne saurait sous-estimer les souffrances et les échecs que suscitent depuis un demi-siècle la lente désintégration du système patriarcal et la double crise qu'elle entraîne pour les hommes comme pour les femmes, contraintes à l'apprentissage douloureux de leur récente et fragile liberté. Il faut toutefois nuancer ce constat pessimiste : la vieille division des sexes a peut-être bougé, elle n'a pas disparu. Un exemple trivial : qui assume aujourd'hui encore la quasi-totalité des tâches domestiques ? Les mères, les épouses, les amantes, pas leurs compagnons. La science, comme l'avait anticipé Huxley, périmé l'homme mais aussi la femme dans le processus de procréation : nous serons les uns comme les autres éliminés de la scène. Enfin il me semble captivant de vivre ce moment de vacillement des identités sexuelles : être un homme ou une femme ne va plus de soi puisque chacun peut désormais embrasser la part de féminité ou de masculinité jadis occultée. Une pluralité de destins est possible à l'intérieur de l'antique polarité. A chacun, homme et femme, de se créer dans le désarroi et l'enchantement, sans trouver dans les manières d'être classiques autre chose que des points d'appui, des points de départ, jamais des abris ou des refuges.

Dernier ouvrage paru : « Au secours, le Père Noël revient ! », Seuil.



Gamm

pire sur la disparition des mecs. La dernière fois qu'il en avait parlé, il s'était attiré des ricaneurs. Pourtant, lorsque le magazine « Elle » avait publié son enquête liée aux « Etats généraux des hommes », en mars 2003, c'était bien ce qu'exprimait Patrick Bruel, l'archétype de l'homme moderne selon ces dames. Mieux, Robert Ebguy, le sociologue qui avait conduit l'enquête, avait eu des surprises. Il avait donné la parole à quatre groupes d'hommes, urbains, cadres, mariés ou pas, âgés respectivement de 20 à 25 ans, 25-35, 35-45, et 45-50 ans. Il leur avait demandé d'imaginer le monde à venir. Toutes générations confondues, ces messieurs avaient dressé une perspective pas très enthousiasmante mais unanime : demain, le monde serait dominé par les femmes, avec au mieux des hommes esclaves et au pis des hommes en cage, spécimens en voie de disparition, collés au zoo, avec des pandas pour voisins. D'ailleurs, chaque fois qu'Emmanuel demandait autour de lui à des amis de tous âges et de toutes conditions comment ils envisageaient l'homme futur, tous sans exception racontaient un type soumis, un homme-femme, parfois un disparu...

« Fantasmés » d'hommes souvent cassés dans leur relation avec les femmes, disait Robert Ebguy. Comme si à la question de Freud « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? », tous répondaient : « Nous éliminer. » Comme si entre la domination passée et la disparition annoncée, il n'y avait rien.

Il est vrai que les quatre générations d'hommes auscultés par Ebguy décrivaient toutes des stratégies d'adaptation dans leurs relations avec les femmes qui ne les laissaient en général pas très assurés. Les aînés, contraints depuis l'âge de 20 ans d'accompagner la révolution féministe, se réfugiaient dans une compréhension inquiète, souvent plus proche de la démission que de l'accueil. Les 35-45 ans, Ebguy les appelait les « grands brûlés ». Confrontés à la femme triomphante, souvent qualifiée de « dure », ces quadras brisés par les râteaux successifs encaissés au terme d'unions ratées se rabattaient sur des femmes d'origine étrangère, plus jeunes bien entendu, mais surtout plus proches du modèle patriarcal encore en vigueur dans leur pays d'origine. Les 25-35 ans, au contraire, jouaient à fond le jeu du partage et de l'égalité. Résignés et inquiets, papas maternants par excellence, ils prenaient toute leur part de la routine quotidienne, allant jusqu'à renoncer à des plans de carrière ambitieux pour coller à l'image de l'homme idéal à la maison.

Pas d'angoisse de disparition chez ces gens-là ? Voire. Les aînés d'Emmanuel lui racontaient les couples de leurs copains qui étaient à 30 ans après le deuxième enfant. Souvent les mecs n'en pouvaient plus de jouer le paternant parfait. Soit ils se réfugiaient dans les jeux d'ados de leur bande de potes reconstituée, soit ils se jetaient sur tous les mignons

petits culs qui passaient à leur portée, soit ils déprimaient, buvaient, se shootaient. Soit le tout à la fois...

Les 20-25 ans paraissent mieux s'en sortir. Au prix d'une renonciation qui ne manquait pas de surprendre Emmanuel. Ebguy les appelait les « hommes féminins ». Ceux-là n'avaient pas peur de « cultiver leur part de féminité », expression boîte à outils devenue à peu près aussi inévitable que « la cerise sur la gâteau » dans les reportages télévisés. Pour tenir la relation – éphémère et androgyne – avec leurs copines, ils admettaient qu'il n'y avait d'autre voie qu'une mixité totale avec des concurrentes en général plus diplômées, dans



l'homogénéité des comportements.

Cette solution hérisait le poil d'Emmanuel. Pour lui, l'égalité ne pouvait se confondre avec l'indifférenciation. Ce que résumait très bien Samuel Lepastier (voir p. 11). Les féministes avaient cru réduire les inégalités, quand elles n'avaient obtenu qu'une réduction de la virilité. Par calcul ou intérêt, elles approuvaient souvent l'émergence de cet homme féminisé à outrance, dans la maison, la cuisine, la salle de bains et même au lit.

Quoique, remarquait Emmanuel. Sachant à merveille tenir les deux bouts de la contradiction pour elles-mêmes – tendres et dures à la fois, mères et amantes, efficaces et bordéliques –, elles en attendaient autant des hommes. Autrefois, elles voulaient des aventuriers fous, pères comme des clercs de notaire.

PAROLES D'HOMMES

QU'EST-CE QUI FAIT UN HOMME AUJOURD'HUI ? QUEL EST LE FUTUR DE L'HOMME ?

Thomas, 26 ans, hotliner

● Aujourd'hui, ce qui fait un homme à mon sens c'est la liberté. Il s'agit de ne pas avoir d'attaches, et c'est quelque chose qu'on peut se permettre assez longtemps maintenant. Il n'y a plus d'obligation à faire sa vie, au sens de « s'installer », avant la quarantaine. Avant, il fallait vite trouver une femme, et le but d'un homme était de construire un foyer, de s'affirmer dans un rôle de père de famille. C'était là que se jouait la virilité. Pour moi, aujourd'hui c'est tout l'inverse : je n'ai que les contraintes que je choisis et je peux m'en débarrasser quand j'en ai envie. J'ai une copine, elle habite loin, et ça me plaît pas mal. L'homme d'aujourd'hui n'a pas seulement une vie de couple, ou de famille, une vie qu'il partage ; il a la sienne propre. Après l'émancipation des femmes, voilà celle des hommes. Nous aussi on s'assume. On reste célibataires, sans se priver d'aventures, mais on fait notre repassage, notre ménage. Moi, je fais la cuisine, et j'kiffe. Il n'y a plus de différence entre l'homme et la femme en terme de rôle social. L'homme de demain, on le confondra avec une femme dans son quotidien. Parce que, la virilité, elle reste... Elle est dans le pantalon.

Mohamed, 31 ans, éducateur de rue

● Pour moi, être un homme aujourd'hui ça veut dire être responsable. Ni d'une famille ni des autres, mais d'abord de soi. C'est seulement quand on a enfin compris ça qu'on se sent plus serein, plus tranquille. Avant, j'étais dans le rapport de force, je croyais que c'était là que s'affirmait mon côté homme. En fait, en vieillissant, j'ai appris à assumer mes états d'âme non comme des hontes mais comme des sentiments qu'il est humain d'avoir. Ça a l'air très simple, mais quand on grandit dans les quartiers, où la différence entre hommes et femmes est une référence plus qu'essentielle, il n'est pas évident de prendre conscience de ça. Et puis il y a la religion (je suis musulman), qu'on interprète souvent mal, parce qu'on s'y accroche par devoir, et où l'homme se doit de dominer. C'est une rupture, et qui demande beaucoup de courage. Mais une fois qu'on a fait le pas on a des résultats immédiats. On se sent comme libre, n'ayant de comptes à rendre qu'à soi-même. Et on devient indulgent avec les autres. Moi, je me sens homme depuis que je suis devenu tolérant et ouvert. Je me promène dans le quartier avec des sacs de courses : ça veut dire que je fais la cuisine, que je prends en charge mon quotidien. Et quand j'aurais des enfants, je m'occuperai d'eux comme une mère. Je ne regarde plus les filles avec un regard prétentieux ou provocant. Mais avec respect et reconnaissance. On n'est plus dans le paraître, mais dans l'être. La femme veut savoir ce qu'il y a au fond d'un homme. Elle a pris un vrai pouvoir sur l'homme, une sorte de supériorité, en exigeant de lui qu'il devienne sensible, fin, et compréhensif. Derrière nos airs fiers, on fait profil bas en réalité. L'homme de demain, il sera ce que la femme en fera. Un être viril dans le physique, humble dans la tête.

Aujourd'hui, elles voulaient des amants doux comme des filles sachant les baiser comme des camionneurs. Comme le dit d'expérience Sonny Barger, l'un des fondateurs des Hell's Angels (2), la plupart des femmes qui s'extasiaient devant la séduction des hommes sensibles, mouillent leur culotte pour une brute à biscoteaux tatoués. Même dans la Californie posthippie.

Emmanuel savait que beaucoup de ses amis s'en plaignaient. Surtout dans une époque qui valorise autant l'apparence que la performance. Les mecs étant sans cesse jugés sur leur look n'avaient d'autre solution que de se révéler des épées, au bureau comme au pajot. A ce propos, il en avait assez de subir un bombardement de spams lui expliquant à longueur d'e-mail comment allonger son pénis. Il avait envie de répondre à ces nazes de la grosse bite qu'il avait compris depuis longtemps la différence entre pénis et phallus. Seulement voilà, il devait bien admettre que les femmes s'étaient emparées d'à peu près tous les symboles phal-

liques. Records, exploits, aventures, création, ambition, pouvoir, violence, réussite, connerie, torture, pédophilie et même meurtres en série... Peut-être ne restait-il aux mecs qu'un outil de Siffredi. Déjà, comme l'avait remarqué Ebguy, ils compensaient leur angoisse d'anciens dominants par des jouets – autos, motos, bateaux – de plus en plus gros.

En face, il y avait des phénomènes inquiétants. Mme Thatcher, Condoleezza Rice, ces bandes de filles des cités, réputées plus violentes encore que les mecs, les tueuses de « Sex and the City ». Bref. Dans le dernier « Harry Potter », qu'il était allé voir avec son fils de 12 ans, il ne lui avait pas échappé que c'est une fille, la ravissante Hermione, qui balance le seul bourre-pif du film dans la tronche d'un des ados magiciens. Et le psychiatre Samuel Lepastier faisait justement remarquer que James Bond résume assez bien la situation. Il y a quarante ans, Sean Connery mettait la main aux fesses de toutes les oies blanches qu'il croisait, avant de tirer la frêle héroïne... d'un bien



mauvais pas. Aujourd'hui, non seulement Pierce Brosnan s'abstenait de toute frivolité de nature à l'envoyer en taule pour harcèlement, mais Halle Berry lui en remontrait question full-contact. Il songeait que le héros des « Soprano », un bon gros macho maffieux, s'en allait pleurer chez sa psy avant de se faire larguer par sa bonne femme. Trente ans plus tôt, on voyait mal le James Caan du « Parrain » dans ce registre-là.

Emmanuel songeait aux arguments de sa copine : 80% des femmes assurent encore la totalité des tâches ménagères. Et 20% seulement d'entre elles occupent les postes élevés dans la hiérarchie des entreprises. Et les différences de salaire ? Et le plafond de verre ? Et Donald Rumsfeld, bla-bla-bla. C'était étrange. Objectivement, sa copine n'avait pas tort. Mais il lui répondait que l'égalité était en marche et qu'en général ce genre de choses était irrésistible. Pour lui, c'était une affaire d'une ou deux générations.

QU'EST-CE QUE
ÇA TE FAIT DE DORMIR
AVEC QUELQU'UN QUI A
UNE PART FÉMININE
PLUS GROSSE QUE
LA TIENNE ?



Tout cela expliquait-il complètement ce fantasme de disparition plus ancré dans la tête des mecs que nombre d'entre eux n'étaient prêts à l'admettre ? Emmanuel se disait que la course des biotechnologies, les découvertes de la génétique et les nouveaux comportements avaient de quoi l'alimenter. Il se souvenait de cet article de « Nature » qui racontait la réussite d'une expérience de reproduction sur deux souris femelles, par parthénogenèse. Sans aucune intervention mâle, en somme. Quelque temps auparavant, le généticien britannique Bryan Sykes avait pondu 400 pages passionnantes (3) sur la fragilité du chromosome Y, le seul qui différencie les hommes des femmes (voir l'enquête de Michel de Pracontal p. 9). Il songeait à tous ces couples de lesbiennes qui passent à la banque du sperme en Belgique pour faire un enfant. L'homme réduit

PAROLES D'HOMMES

QU'EST-CE QUI FAIT UN HOMME AUJOURD'HUI ?
QUEL EST LE FUTUR DE L'HOMME ?

Guy, 57 ans, architecte parisien

● Ce qui fait un homme, c'est ce qu'il a dans le pantalon et dans le ciboulot. Je suis catastrophé par l'évolution actuelle. Je pense que la différenciation hommes-femmes est absolument fondamentale, dans la société et dans la famille. Il faut un père et une mère. Si le père joue le rôle de la mère, les gosses n'ont plus de repères. Je ne sais même pas définir le rôle du père. Il ne s'agit pas tellement de le définir mais d'admettre que les rôles sont différents. En se féminisant, la société s'est asexuée. L'homme a renoncé à toute manifestation virile, et déjà les femmes éprouvent ce manque. A terme, personne n'y trouvera son compte, chacun déplorera de ne pas avoir d'identité. Moi j'ai été à fond là-dedans, la féminisation, parce que je trouvais ça contemporain. Maintenant, je fais le bilan et je me dis que c'est une erreur. C'est une erreur dans ma famille : je sais que mon fils de 18 ans supporte mal de me voir repasser. Il a perdu ses repères, il ne sait plus qui est la mère. Cette confusion est l'une des raisons pour lesquelles les couples ne durent pas aujourd'hui. C'est une erreur pour nos sociétés : les mecs sont paumés et je suis vraiment inquiet de savoir comment tout ça va tourner. Oh, les femmes seront toujours mères et les cellules familiales continueront sans doute de s'agglomérer autour d'elles. Mais les mecs, ces hommes-femmes, que vont-ils devenir ?

Fabrice Pliskin, 41 ans, journaliste à « l'Obs »

● L'homme sait maintenant que sa fonction est d'incarner le Mal. Chez lui, dans ses exercices de développement personnel, il travaille à s'identifier aux figures les plus unanimement détestées. A son réveil, il se regarde dans le miroir et il voit Marc Dutroux. Ou Yves Montand. Il a si bien pris le pli de son emploi maléfique que, parfois, sa perception du monde se déforme. A travers son brouillard, il voit une soldate américaine tenir en laisse un prisonnier irakien. Il applaudit à tout rompre : ne serait-ce pas la nouvelle campagne Ni pute ni soumise ? Après tout, que fait cette femme sinon inverser des rapports de domination millénaires, ânonne l'homme d'une voix presque suppliante, comme pour montrer patte blanche. Prises de pitié, ses amies, doucement, comme on parle à un malade, tâchent de dessiller les yeux de ce candide. Elles l'apaisent d'un ton maternel. Elles lui disent que les femmes ne sont « ni meilleures ni pires », selon la formule d'« Elle ». Mais l'homme ne les entend plus. Il est déjà trop loin sur la route. Il sait maintenant qu'après sa mort on aura le droit de déterrer son cadavre pour y pratiquer, de temps à autre, des tests de paternité. Il applaudit encore une fois. Il s'engage à fournir la pelle. Une pelle, vite ! Une pelle ! Une pelle ! L'avenir ? Un come-back à la fois fracassant et caressant, un peu dans la manière du disque vinyle.

A paraître : « L'Agent dormant » (Flammarion).

au rôle du tube de durcisseur dans la fabrication du mastic embryonnaire, il y avait mieux comme avenir. Il songeait à ces Californiennes hyper « in », qui se reconnaissent au mot de passe : « Do you freeze ? » Ce qui voulait dire qu'à 29-30 ans, au premier tiers d'une belle réussite, gros salaire et Porsche décapotable, elles choisissaient de congeler leurs ovules en attendant de trouver le mec idéal. Sachant qu'en cas d'absence du prototype au rendez-vous, n'importe quel spermatozoïde bancaire ferait l'affaire...

Emmanuel songeait à la différence entre sexe et genre, à la fabrication biologique du masculin à partir d'un tronc commun clairement féminin, un échafaudage chromosomique bien plus délicat qu'il n'y paraissait. Il songeait à la construction culturelle de l'homme, un château fort totalement démantelé en quelques décennies. Et

il se disait que pour faire un homme nouveau, autre chose qu'un macho, un patriarche ou un androgyne incertain, pour mettre au point cet homme différent, complémentaire mais égal de la femme, il y avait tout à inventer. Ce qui n'était pas forcément une mauvaise nouvelle.

OLIVIER PÉRETIÉ

(1) « L'Identité masculine en crise au tournant du siècle », par Annelise Mauge, Petite Bibliothèque Payot, 2001, 238 p., 8,54 euros.

(2) « Hell's Angel », par Ralph « Sonny » Barger, Flammarion, 2004, 396 p., 22 euros.

(3) « La Malédiction d'Adam », par Bryan Sykes. **A lire également :** « Les hommes aussi changent », par Daniel Welzer-Lang, Payot, 2004, 436 p., 23 euros.

Un futur sans hommes ?

Une femme pas comme un autre

Pour le généticien Bryan Sykes, les mâles ont raison de douter de leur avenir : chromosome Y en décomposition, fertilité en chute libre, virilité mise à mal. Question : est-ce la science qui crée le fantasme ou le fantasme qui crée la science ?

C'était une minuscule cellule réduite à son noyau, un sac de gènes muni d'un flagelle propulseur, incapable de survivre par ses propres moyens. Abandonné avec 100 millions de ses semblables dans l'obscurité humide d'un couloir vaginal, il nageait frénétiquement, tentant d'échapper aux sécrétions acides meurtrières. Seuls les plus rapides ou les plus chanceux échappèrent à l'hécatombe. Rescapé, il plongea dans une glaire sucrée et alcaline, franchit le col, traversa l'utérus et aboutit dans le conduit incurvé de la trompe de Fallope. Sa course s'arrêta alors qu'il percutait une cellule

A ce stade, le sexe du futur bébé, bien qu'indiscernable, était déjà déterminé par un segment d'ADN appelé SRY et situé dans le petit chromosome Y que le spermatozoïde avait apporté dans son sac de gènes. Vers la septième semaine, le SRY se réveilla et actionna quelques commutateurs génétiques, aiguillant le fœtus sur la voie de développement masculine. L'effet devint visible vers la vingtième semaine de gestation : l'échographie montrait désormais que le bébé serait un garçon.

Ainsi se sont formés tous les mâles depuis l'aube de l'humanité et, bien avant, depuis l'origine des mammifères. Les biologistes esti-

bera à 1% de ce qu'elle est aujourd'hui : « La décomposition continue et cumulative du chromosome Y réduira progressivement et inexorablement la fécondité masculine jusqu'à extinction des hommes, prophétise Sykes. [...] Bien entendu, à moins que quelque chose ne change dans notre façon de nous reproduire, les femmes disparaîtront elles aussi et c'est toute l'espèce Homo sapiens qui est promise à la disparition d'ici à 100 000 ou 200 000 ans. »

Le raisonnement du généticien d'Oxford repose sur deux arguments principaux. Tout d'abord, Sykes s'appuie sur des données statistiques d'où il ressort qu'au cours des cinquante dernières années, la qualité moyenne du sperme a dramatiquement baissé. La cause précise de cette déliquescence n'est pas connue, mais on l'impute globalement à la pollution moderne : pesticides, dispersion d'hormones dans l'environnement, etc. Toutefois, si grave que soit le phénomène, au moins en théorie, le remède est simple : il suffit de supprimer les polluants chimiques qui agressent les spermatozoïdes.

Le deuxième argument semble, lui, imparable, car il touche à l'essence des mécanismes biologiques de la sexualité. Sykes affirme que le chromosome Y se dégrade parce qu'il ne bénéficie pas de l'effet réparateur de la « recombinaison ». De quoi s'agit-il ? Comme on sait, chaque individu possède deux jeux complets de chromosomes appariés, un élément de chaque paire provenant de la mère et l'autre du père. Dans l'espèce humaine, il y a ainsi vingt-deux paires de chromosomes

non liés au sexe, ou autosomes, et une paire de chromosomes sexuels, notée XX pour une femme (un chromosome X maternel et un paternel) et XY pour un homme (X maternel et Y paternel). Les vingt-trois paires sont présentes dans le noyau de chacune de nos cellules et se dupliquent à chaque division cellulaire. Comme des erreurs dans la réplication de l'ADN peuvent se produire à chaque nouvelle copie, les chromosomes s'altèrent au fil du temps. Cette altération progressive

vingt fois plus grosse que lui. Le petit spermatozoïde était au bout du voyage. Il pénétra le cytoplasme et fusionna avec l'ovule, indifférent au sort de ses compagnons désormais perdus. Un nouvel embryon était né. Au bout de vingt-quatre heures, il se divisa en deux cellules, puis quatre, huit et ainsi de suite jusqu'à prendre l'aspect d'une morula, une mûre microscopique. L'embryon remonta la trompe pour la nidation dans la cavité utérine, où il s'installa pour les neuf mois à venir.

ment que le gène SRY, le commutateur génétique masculin, remonte à 300 millions d'années. Un âge respectable. Pourtant, si l'on en croit le professeur Bryan Sykes (1), directeur du département de génétique humaine à l'université d'Oxford, le mécanisme apparemment immuable de la détermination du sexe par le SRY serait en péril, du fait de la dégénérescence du chromosome Y. Selon le professeur britannique, dans cinq mille générations, environ 125 000 ans, la fécondité masculine tom-



est combattue par le mécanisme suivant : au moment de l'entrée dans les cellules germinales – ovules ou spermatozoïdes – les chromosomes maternels et paternels de chaque paire « s'étreignent » et échangent des segments d'ADN. De ce fait, le jeu de chromosomes contenu dans chaque cellule germinale est un arrangement unique de gènes venant du père et de la mère. De plus, cette recombinaison protège les chromosomes de la dégénérescence en introduisant régulièrement de nouveaux segments d'ADN à la place de ceux qui pourraient être trop abîmés.

Seulement voilà : en devenant le déterminant du sexe, raconte Bryan Sykes, le chromosome Y, « pour des raisons sur lesquelles les scientifiques ne s'accordent pas », a perdu « l'avantage de la recombinaison ». Incapable de se réparer, il est devenu « un cimetière de gènes en putréfaction », « un chromosome moribond ». D'un côté, explique Sykes, la détermination génétique du sexe est sans doute un progrès évolutif : chez les alligators et les tortues, le sexe d'une couvée est fixé par la température du nid où sont déposés les œufs, ce qui met la démographie à la merci d'un changement climatique. Si les dinosaures utilisaient le même procédé, la chute d'une météorite géante, en refroidissant la planète de quelques degrés, aurait pu faire apparaître une population constituée presque entièrement de mâles, ou de femelles, et donc vouée à l'extinction rapide. Alors que les mammifères, eux, n'auraient pas été affectés. Mais ce progrès passe par le mécanisme impitoyable qui détruit le chromosome sexuel. Selon la conception imagée de Sykes, ce mécanisme participe d'une véritable guerre des sexes, par gènes interposés. Dans cette bataille biologique, le chromosome Y a subi défaite sur défaite, et il est désormais condamné, en même temps qu'il nous condamne.

Que faire ? Sykes préconise une solution radicale : puisque le mal vient des hommes, ou du moins de leur chromosome Y, autant s'en débarrasser une fois pour toutes. Il n'y aura plus que des filles, et elles auront deux mères. Il ne s'agit pas de clonage : génétiquement, chaque fille serait un mélange de ses mères.

Réaliste ? Avant d'ouvrir un débat sur la perspective cauchemardesque d'un univers d'amazones lesbiennes, il convient de s'interroger sur les prémisses du raisonnement de Bryan

Sykes. Il a la prudence de préciser que « les scientifiques ne s'accordent pas » sur les raisons qui font que le chromosome Y ne bénéficie pas de la recombinaison. Précision utile, car l'affirmation de Sykes est tout simplement fautive : en 2003, presque au même moment que paraissait le livre du généticien d'Oxford, deux articles décisifs sur le chromosome Y paraissaient dans la célèbre revue britannique « Nature » (19 juin 2003). L'équipe de David Page, au Whitehead Medical Institute, Massachusetts, analysait le chromosome en détail et mettait en évidence un type de recombinaison particulier, différent du mécanisme habituel, mais assez efficace pour permettre d'affirmer que l'idée

connait très bien David Page et le cite dans son livre). Mais il est aussi intéressant de remarquer que si Sykes tire des élucubrations pseudo-scientifiques de ses fantasmes, ceux-ci sont largement partagés... par les scientifiques eux-mêmes !

Le fantasme d'une guerre génétique entre les sexes n'est nullement une invention de Sykes. C'est un développement de la théorie du « gène égoïste » popularisée par Richard Dawkins – lui aussi professeur à Oxford – et c'est aussi une idée que l'on retrouve sous différentes formes dans nombre d'ouvrages de sociologie et de psychologie évolutionnaire (*evolutionary psychology*). De plus, avant les



d'un Y moribond était largement exagérée.

Tout compte fait, le chromosome Y se porte fort bien, merci pour lui. Quant à la déliquescence du sperme, un examen attentif des données montre qu'elle n'est rien moins que démontrée (voir encadré). Par conséquent, toute la démonstration de Sykes s'écroule. Sa théorie d'un monde où les hommes sont voués à l'extinction relève plus du fantasme que de la réalité. On peut déplorer qu'un scientifique de ce niveau fasse du sensationnel à bon compte avec des théories dont lui-même pourrait aisément constater le caractère erroné (Sykes

éléments nouveaux apportés par David Page, les biologistes se représentaient bel et bien le chromosome Y comme un X dégénéré, même s'ils n'y associaient pas forcément le jugement de valeur négatif que Sykes porte sur le malheureux chromosome sexuel. Enfin, Sykes soutient l'idée que les hommes ne sont que des « femmes génétiquement modifiées », puisqu'en l'absence du signal donné par le gène SRY, le fœtus suivrait un développement féminin. Là encore, il s'agit d'une simplification abusive, comme le montre l'analyse de Page. Celui-ci souligne que l'affirmation selon laquelle deux êtres humains pris au hasard sont génétiquement identiques à 99,9% n'est vraie que si ce sont deux individus de même sexe. La dissimilarité entre X et Y induit une myriade de différences anatomiques, physiologiques, médicales, et sans doute sur de nombreux autres plans.

Sykes – mais il n'est pas le seul – ne semble pas pouvoir assimiler cette différence sans fantasmer une guerre permanente entre les sexes. La science, qui a nourri de tels fantasmes, contribuera-t-elle, à l'avenir, à favoriser l'acceptation de cet Autre qu'est la femme pour l'homme – et vice versa ? Ce ne serait certes pas une petite victoire !

MICHEL DE PRACONTAL

(1) « La Malédiction d'Adam. Un futur sans hommes », par Bryan Sykes, Albin Michel, 2004, 408 p., 21,50 euros.

La qualité du sperme baisse-t-elle ?

Dès 1974, les Américains Nelson et Bunge donnaient l'alerte : la qualité du sperme se dégradait ! En 1992, l'équipe danoise de Carlson et Skakkebaek publiait dans le « British Medical Journal » une analyse statistique synthétisant les données de 61 études réalisées dans vingt pays, dont les États-Unis, la Suède, le Pérou, l'Inde, le Brésil, le Nigeria et la Chine : de 1940 à 1990, la concentration moyenne était passée de 113 à 66 millions de spermatozoïdes par millilitre ! Mais une contre-enquête montra que l'analyse était biaisée : les sujets au sperme de qualité médiocre étaient surreprésentés dans la période tardive. En France, de 1973 à 1992, « la concentration spermatique des hommes féconds a diminué en moyenne de 2% par an », selon une étude du Cecos publiée dans le « New England Journal of Medicine ». Mais là encore, il y avait un biais : le recrutement de bénévoles étant devenu difficile, on observerait une baisse de qualité du sperme des donneurs et non de la population générale. Affaire à suivre. ■ M. de P.

Dépasser l'angoisse originelle

Ce qui fait un homme

Une fois oubliée la nostalgie d'une domination perdue et vaincue la peur de l'autre sexe, l'homme se découvrira dans une relation d'égalité avec la femme

● par **Samuel Lepastier***

Le Nouvel Observateur. – *Qu'est-ce qui arrive aux hommes ?*

Samuel Lepastier. – Ils sont comme ces anciennes puissances coloniales qui ont perdu leur empire et se demandent ce qui leur reste.

N. O. – *Leur empire ?*

S. Lepastier. – Un seul exemple : fondamentalement, la différence des sexes est d'abord corporelle, l'homme est plus robuste que la femme. Mais ce qui était vital à l'époque de Cro-Magnon, indispensable à l'ère agricole, utile à l'ère industrielle, n'a plus aucune importance aujourd'hui, à l'ère de la machine et de l'électronique.

N. O. – *D'où leur inquiétude ?*

S. Lepastier. – Ce n'est qu'un facteur parmi bien d'autres que tous les hommes ont plus ou moins intégré.

N. O. – *Donc, ils ont beaucoup d'autres raisons d'être inquiets ?*

S. Lepastier. – De tout temps, les hommes ont dû dépasser leur angoisse originelle. L'organe sexuel mâle symbolise la force et la virilité. Mais, en même temps, la fragilité. Ce qui génère une double angoisse : angoisse de la castration et angoisse d'absence d'érection. La peur des femmes vient de là. Les hommes n'ont pas la maîtrise de l'érection. D'où des attitudes comme le machisme, qui est le narcissisme phallique par excellence. En résumé : il n'y a qu'un seul sexe, ceux qui l'ont et celles qui ne l'ont pas, ce qui conduit à la haine et au mépris des femmes, coupables du désir qu'elles inspirent aux hommes, de ces érections qu'ils ne maîtrisent pas. Il faut donc les dominer et les voiler pour les punir d'exciter les hommes.

N. O. – *Mais, chez nous au moins, le machisme est passé de mode...*

S. Lepastier. – C'est vrai, mais c'est comme si les hommes là aussi avaient perdu leur empire. Traditionnellement ils avaient de quoi masquer leur inquiétude. Ils avaient trouvé un moyen de contrôler les femmes, en les conduisant à renoncer à travailler pour s'occuper du foyer. Parallèlement, les hommes avaient pris en charge de facto le contrôle des naissances. En se retirant durant l'acte sexuel, en utilisant des formes de préservatifs, ou en confinant l'épouse dans la fonction de reproduction. Mais lorsqu'au début des années 1970, grâce à la pilule, les

femmes ont enfin pu maîtriser leur sexualité, les hommes ont vécu cette liberté nouvelle comme une perte de contrôle. Ce n'est donc pas tant le fait qu'elles aient fait irruption dans le monde masculin qui angoisse les hommes, mais le fait qu'elles se soient approprié la maîtrise de leur corps sexué.

N. O. – *Mais la crise de l'identité masculine avait commencé bien avant, n'est-ce pas ?*

S. Lepastier. – Effectivement, l'émancipation des femmes avant 1914 avait déjà déstabilisé les hommes. A partir de 1914, c'est le principe d'autorité qui entre en crise. Car son respect absolu est jugé responsable des catastrophes de 14-18 et de 39-45. Ajoutez-y l'absence des hommes, au front durant la Première Guerre, dans les camps durant la Seconde, et vous comprendrez mieux la crise des valeurs masculines. A mes yeux, l'une des clés de Mai-68, c'est que les pères de l'époque, marqués par la faute originelle de l'Occupation et de la collaboration, n'avaient pas de modèle idéologique et politique à transmettre à leurs enfants. Il y a eu une faille dans la transmission masculine qui a coïncidé avec la conquête par les femmes de l'indépendance économique et de la maîtrise de leur corps.

N. O. – *C'est une façon d'expliquer la féminisation de la société ?*

S. Lepastier. – La féminisation de la



S. Lepastier

société a beaucoup de causes. Songez qu'une majorité d'hommes d'aujourd'hui n'ont pas du tout grandi dans le même environnement que leurs parents. Autrefois, les repères masculins ne manquaient pas : partout les chefs étaient des hommes. Avec le divorce, les familles monoparentales, la féminisation du corps enseignant, la fin du service militaire, etc., beaucoup de garçons ont été élevés dans des univers entièrement féminins.

N. O. – *D'où une différence de moins en moins marquée entre masculin et féminin ?*

S. Lepastier. – Cette question est paradoxale. Parce que je constate que de 0 à 3 ans, la différenciation sexuelle des bébés reste très forte – les garçons reçoivent beaucoup plus de soins que les filles. Mais il est certain que la société a confondu différences sexuelles et inégalités. Pour protéger les premières, le système patriarcal a tendu à renforcer les secondes. Et donc, sous la poussée du féminisme, on a cru rétablir l'égalité, là où on a surtout réduit la différenciation sexuelle...

N. O. – *Au total, il y aurait donc bien une angoisse de disparition sous-jacente chez les hommes ?*

S. Lepastier. – Mais voyons, tout homme sait qu'il est né d'une femme et du côté de ses parents et que notre espèce se divise en mâles et femelles. Il est vrai que le développement de techniques de reproduction en laboratoire où le rôle du mâle s'estompe, coïncide effectivement avec ce que nous avons dit plus haut. Mais pour les psys, ces recherches relèvent de la mise en acte des mêmes fantasmes. Le fantasme de la scène primitive, celle du côté qui conduit à la conception de chacun de nous, est à la fois structurant et insupportable. Parce qu'on ne nous a pas demandé notre avis. Il y aurait donc d'abord dans ces « progrès » une tentative de conjurer l'impuissance initiale, plus que celle de réduire le rôle de l'homme.

N. O. – *Qu'est-ce qui fait un homme aujourd'hui ?*

S. Lepastier. – Je crois que c'est tout simplement la capacité, mieux, l'art de combler une femme ! Ce qui veut dire en particulier surmonter sa peur pour lui dire non pas : « Je suis le plus beau, le plus fort et le plus intelligent. » Mais : « Je pense qu'il y a un problème entre votre mère et vous et je suis là pour vous permettre de le dépasser. » En principe, sur le plan physique, un homme n'arrive jamais à combler une femme. La relation amoureuse est là pour transcender cette incapacité.

Propos recueillis par
OLIVIER PÉRETIÉ

(*) Psychiatre et psychanalyste.



Pourquoi les hommes des pubs sont-ils si femmes ?

Dim dames d'hommes

Jusqu'ici, la publicité flattait le narcissisme féminin. Elle fait désormais de même avec les hommes. Décryptage à travers trois campagnes récentes

Dans la rue et dans les magazines, ces dernières semaines, Dim, Hom et Alfa Romeo mettent l'homme en scène. Et quel homme ! Censé faire vendre une voiture ou des sous-vêtements, il est mis à nu et n'hésite pas à dévoiler sa part de féminité.

Ces publicités illustrent-elles l'homme du XXI^e siècle ? L'éphèbe dans une Alfa intérieur cuir, l'adonis aux fesses rebondies dans un string Hom ressemblent-ils à l'homme de la rue ?

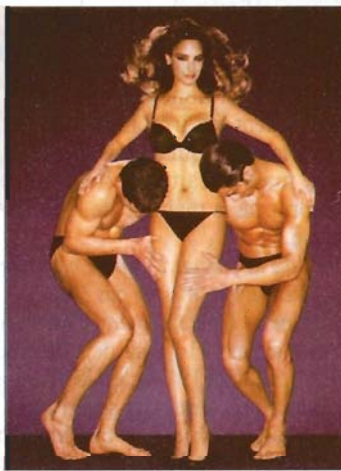
Traditionnellement, la femme était la petite favorite de la publicité, qui la déshabille, la flatte, la peint sous toutes ses formes comme une icône. Quand elle n'est pas la cible même de la publicité, elle incarne l'objet du désir masculin.

Or l'homme d'aujourd'hui, pour égaler la femme, semble devoir lui ressembler. L'apparence qu'il met en avant a un certain parfum de femme. Pour être sexy, l'homme se pare des atouts féminins. Egalé par la femme dans son rôle social, il tente de la rattraper en s'affichant avec narcissisme. Le canon masculin de la beauté, incrusté dans le marbre depuis l'Antiquité, évolue vers un être fin, lisse et androgyne.

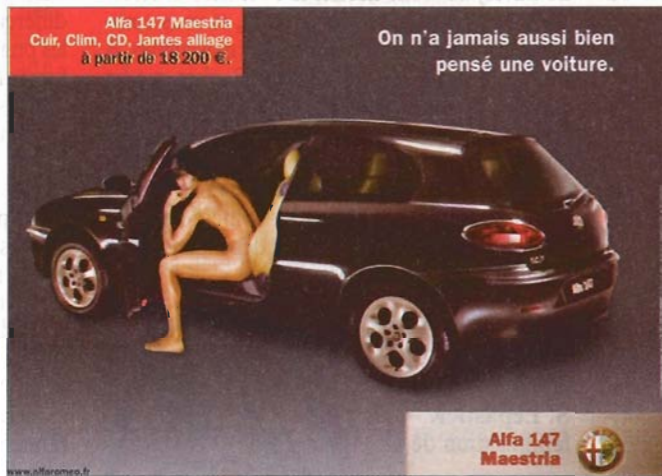
Tenez, connaissez-vous Fredy ? Le premier string pour hommes, né dans les années 1970. Le produit, imaginé par Dominique Raffalli, directeur général et concepteur de la marque Hom, se décline aujourd'hui en dentelle, en dévoré...

« La séduction est à la portée de tout le monde. Les hommes veulent être élégants, pas vulgaires, et leur regard sur le string a changé. Les hommes ont toujours fantasmé sur les femmes, or jusqu'à une certaine époque, les femmes ne risquaient pas d'en faire autant. Avec notre collection de lingerie masculine 3001, nous donnons aux hommes l'occasion de faire fantasmer les femmes. » Dominique Raffalli précise que « les hommes, connus dans le milieu [du dessous] pour être conservateurs, ont évolué, grâce aux femmes ». La lingerie masculine est d'ailleurs en vente dans les magasins pour femmes...

La dernière campagne de publicité d'Alfa Romeo montre un jeune éphèbe nu assis à la place du conducteur. Est-on nu dans sa voiture ? Rarement. Mais là, il s'agit d'une série



Publicis



Les Ouvriers du Paradis



HOM

« intérieur cuir », précise Arnaud Weiss, responsable commercial de l'agence de publicité les Ouvriers du Paradis. Autrement dit « d'un modèle très esthétique, au design novateur. Une telle voiture méritait d'être remarquée. Nous avons opté pour une campagne impactante ». « L'homme est nu puisque la voiture est confortable [évidemment]. Nous souhaitons mettre en avant la sensualité de ce modèle avec intérieur cuir. »

Au pays des objets, l'homme rejoindrait-il la femme ? « Pourquoi pas, si ça peut rétablir l'équilibre avec la femme. L'avantage de cette image est qu'elle plaît autant aux hommes qu'aux femmes. »

Serge Tisseron, psychiatre, spécialiste de l'analyse de nos relations aux images, décrypte : « Traditionnellement, la publicité flatte le narcissisme féminin. Ici, c'est l'homme qui devient un support publicitaire. En plus, cette image joue sur les deux tableaux de la beauté et de la pensée. L'acheteur de cette voiture est beau et, d'après le slogan, le modèle qu'il a choisi a été pensé. Face à ces publicités, les hommes vont devoir faire le même travail intérieur que les femmes, et distinguer l'homme dans la publicité, redessiné, de l'homme réel. » Ou alors, que deviendront-ils ?

Pourquoi les hommes des pubs sont-ils si femmes ? Les outils de la séduction seraient-ils forcément féminins ? Ou bien la cible de ces publicités serait-elle limitée aux homos ? Selon Dominique Raffalli, le slogan qui illustre l'image du caleçon-string Hom, « Assurez vos arrières », est une « expression populaire qui signifie soyez prudent. Nous voulons dire : "faites en sorte qu'il soit beau. [votre derrière]. Nous ne nous adressons pas exclusivement aux homos et d'ailleurs nous vendons notre lingerie à tous types d'hommes ». Quant au slogan « Osez le minimum » pour justifier l'achat d'un string, il se démarque clairement de la campagne Aubade.

Pour sa part, la campagne Dim montre une femme à la fois protectrice et dominatrice de deux hommes. Centrale, grande, les bras embrassant les hommes en position prosternée, elle rappelle le Dieu du plafond de la chapelle Sixtine, créateur et ordonnateur. A moins d'y voir une allusion plus terre à terre au phallus ? La femme serait donc bien l'avenir de l'homme.

GÉRALDINE ULMANN